Document généré le 23 avr. 2024 20:31

**Jeu**
**Revue de théâtre**

# « Je t'embrasse, Sylvia »

Carole Fréchette

Numéro 35 (2), 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27235ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fréchette, C. (1985). Compte rendu de [« Je t'embrasse, Sylvia »]. *Jeu*, (35), 166–168.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

amorphe, désabusé, accroché à son vieil anticonformisme et à Christine qui, à même un salaire misérable, l'entretient avec une bonne volonté aveugle.

Par une mise en scène rapide, nerveuse, au découpage parfois brutal, par un décor en deux parties fonctionnelles, dont un mur transparent qui ajoutera une touche d'onirisme (cauchemardesque) à l'image finale, par une interprétation très juste (Roger Léger est particulièrement impressionnant dans le rôle d'Alex) qui campe chaque acteur dans un type de jeu précis, par une habile transposition, malgré quelques tics de langage agaçants, de ce milieu dur dans une langue et une culture d'ici, on a réussi à élever ce drame au rang d'une troublante tragédie. Robert et Élizabeth ont un rapport secret. Or, si le sadomasochisme est en effet tabou, on a su le traiter sans fausse pudeur, et sans pour autant en faire la démonstration. Aussi, lorsque la cruauté et la soif du danger vont trop loin, transgressant l'interdit ultime, à la fin de la pièce, on nous épargne sang et larmes, mais on nous laisse avec une image autrement intense dans sa fixité implacable; une image presque floue, quelque chose de rouge dans le souvenir.

**diane pavlovic**

## «je t'embrasse, sylvia»

Texte de Rose Leiman Goldemberg, d'après la correspondance de Sylvia Plath; traduction: Rosemarie Bélisle. Mise en scène: Michelle Rossignol; scénographie: Louise Lemieux; costumes: Mérédith Caron. Avec Huguette Oligny (Aurélia Plath) et Christiane Proulx (Sylvia Plath). Une production du Café de la Place, du 6 mars au 20 avril 1985.

### un jeu généreux

Il arrive quelquefois — très rarement — qu'un film, un roman ou une pièce de théâtre touche très précisément ma corde la plus sensible et me secoue complètement, m'arrachant à ma confortable distance critique. C'est ce qui m'est arrivé lorsque j'ai vu *Je t'embrasse, Sylvia,* un spectacle pourtant très modeste, presque banal dans sa forme comme dans son contenu.

La pièce de Rose Leiman Goldemberg est construite à partir de la correspondance de l'écrivaine Sylvia Plath avec sa mère. Ces lettres témoignent de son cheminement douloureux de la passion de l'adolescence au désespoir et au suicide à l'âge de trente ans. Pourquoi cette réaction si émotive? Cette femme des années cinquante, déchirée entre la maternité, l'amour d'un homme et le besoin d'écrire, m'était tellement familière! Cette adolescente romantique, cette jeune fille toujours insatisfaite, éternellement à la recherche d'elle-même, ressemblait tellement à mes propres souvenirs . . . J'ai « marché » entièrement et

Huguette Oligny et Christiane Proulx dans *Je t'embrasse, Sylvia* de Rose Leiman Goldemberg. Photo: André LeCoz.

me suis identifiée corps et âme à ce personnage tourmenté.

Cela dit, il m'est resté tout de même assez de lucidité pour apprécier la force peu commune de la comédienne Christiane Proulx. J'ai deviné également une direction d'actrices minutieuse et sensible et j'ai entendu une excellente traduction qui semblait couler de source. Seule la scénographie m'a agacée. Pourquoi ce revêtement lustré sur le sol et sur les murs? Il me semble qu'il manquait à ce décor la chaleur des personnages.

Certes, ce spectacle ne renouvelait pas les formes théâtrales. Mais là n'était pas son propos. En cette saison où le théâtre est si souvent narcissique — au point de devenir parfois le seul objet de la représentation — cette pièce ouverte sur la vie, cette écriture directe, mordante et généreuse était comme une bouffée d'air.

**carole fréchette**